



L'Hôpital Bellier : une histoire de souffrance et de dévouement

Construit au début du XX^e siècle sur la fortune et la propriété d'Émile-Léon Bellier, l'hôpital qui porte toujours son nom a vécu au rythme de Doulon et son canton, de l'afflux d'ouvriers, aux bombardements de 1944, jusqu'à sa transformation en pôle gériatrique en 2003.

C'est sur un terrain de 6 000 m² entre un jardin à l'anglaise et un potager qu'Émile-Léon Bellier, a construit il y aura bientôt cent ans, l'hôpital cantonal de Doulon qui porte son nom. Né en 1835 à Angers, fils d'un magistrat du tribunal d'Angers et petits-fils d'un officier de marine, il a fait toute sa carrière dans l'administration des Eaux et Forêts, jusqu'au poste d'inspecteur général. C'est en visitant une maison hospitalière au cours d'une de ses inspections aux environs de Paris, que lui vient l'idée de créer l'hôpital dans la propriété familiale de la Chalandrie. Veuf depuis 1898 et sans enfant, l'homme est très sensible à la souffrance de ses concitoyens. En 1895, avec un premier don en or, il avait déjà doté la commune de Doulon d'une subdivision de vingt sapeurs-pompiers. Léon Bellier dessine lui-même les plans de l'hôpital qui

sort de terre après deux ans de construction. "Il a bien senti que c'était une nécessité dans le coin, souligne Noël Guillet de l'association Doulon histoire. À l'époque, le quartier était composé d'une population rurale vers le Vieux-Doulon et d'ouvriers du côté de Toutes-Aides avec la présence de la Manufacture de tabac et de nombreuses usines. Des cheminots et des conducteurs de tramways sont aussi venus s'installer". En février 1903, Léon Bellier fait don du nouvel établissement hospitalier au Conseil général à la condition exclusive que "les malades de la commune de Doulon et des autres communes du canton de Carquefou ainsi que les étrangers se trouvant dans les communes de ce canton y soient traités". Deux autres dons permettront d'équiper l'établissement (meubles, linge, literie, matériel médical) et de payer les premiers mois de fonctionnement. →



Noël Guillet de l'association "Doulon histoire" raconte l'hôpital Bellier, de sa création au début du siècle dernier, à nos jours.

L'hôpital touché par 18 bombes le 27 mai 1944.

➔ Une fréquentation en hausse

L'hôpital ouvre ses portes le 1^{er} février 1904. Les bâtiments, composés d'une partie centrale et de deux ailes avec sous-sol et un étage, permet d'accueillir trente-sept patients. Un pavillon isolé au fond du parc est destiné aux malades contagieux. L'équipe médicale est dirigée par le docteur Labeyrie, médecin chirurgien, et assistée par cinq sœurs franciscaines de Saint-Philbert-de-Grandlieu. On peut s'y faire soigner, opérer, faire des radios ou consulter un spécialiste (ORL et ophtalmologiste). La première année, soixante dix-huit patients y sont soignés soit 2 657 journées de traitement. L'hôpital acquiert vite un certain renom et sa fréquentation augmente avec la population du quartier. "En trente ans, entre 1896 et 1926, la population de Doulon a doublé pour atteindre 10 035 habitants", note Noël Guillet. Le rapport d'activité pour l'année 1914 fait état de quatre cent cinquante et un malades accueillis et 12 164 journées de traitement. En 1921, le docteur Labeyrie est remplacé par un trio formé à l'internat nantais, les docteurs Ertaud (chirurgien), Mauger (ophtalmologiste) et Lucas (médecin). "Le docteur Paul Lucas a soigné toutes les vieilles familles de Toutes-Aides, souligne Noël

Guillet. Il se déplaçait toujours en voiture avec son chauffeur pour aller visiter ses malades." Son cabinet installé rue Francis-de-Préssencé, à deux pas de l'hôpital, lui permettait de concilier ses deux activités.

Les dures années de la guerre

Rendu à la vie civile, dès le début de la guerre, à cause de son âge, Paul Lucas reste le seul médecin en poste à Bellier. Il parvient à détourner les convoitises des Allemands et à cacher de jeunes requis pour le travail obligatoire et déportés en permission. "Par des subterfuges adroits : centre de contagieux, maison de tuberculeux... nous réussîmes à détourner leur attention et continuer notre œuvre", raconte Paul Lucas, dans *L'hôpital Bellier*, publié en 1964. Pour faire face à la demande de la population, une extension des bâtiments est achevée en été 1942. Le 16 septembre 1943, l'aviation américaine visant le port bombarde l'Hôtel Dieu. "Bellier a sans doute été protégé par la croix rouge peinte sur son toit", suppose Noël Guillet. Les blessés sont envoyés à l'hôpital de Doulon où le docteur Lucas dirige un poste de secours. "La nuit venue, nous continuâmes notre besogne à la lueur lugubre des lampes à pétrole, le cou-



Émile-Léon Bellier, 1835-1912.



L'hôpital Bellier
au début du siècle.

rant ayant été coupé, témoigne le médecin. À 3 h 30, le lendemain matin, nous achevons de panser le dernier blessé, 97^e dénombré." Après le deuxième bombardement du 23 septembre, le préfet ordonne la fermeture de Bellier. Les malades sont évacués dans les hôpitaux du département. Le personnel et le matériel sont répartis entre l'hospice de Vertou et le Gâvre. Le docteur Lucas reste seul sur place avec les sœurs franciscaines et aménage un poste de secours de la Défense passive en abri de bombardement. Situé à proximité du nœud ferroviaire de Montigny où se rejoignaient les lignes venant de Bordeaux, Tours, Paris, Rennes et Caen, l'hôpital vivait avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. La nuit du 27 mai 1944, dix-huit bombes américaines tombent sur l'établissement. Les cinq malades hospitalisés et les religieuses ont le temps de se réfugier dans la cave mais c'est un bâtiment en ruine que l'on découvre au petit matin. "Il y a eu quatre-vingts morts dans le quartier, rappelle Noël Guillet et il ne restait plus rien du tout dans ce coin". Le poste de secours étant inutilisable, les blessés sont évacués vers l'hôpital complémentaire installé à l'école Livet.

Du provisoire en attendant la reconstruction

À la Libération, il faut penser à reconstruire et convaincre le Département et le ministère de la Santé de la nécessité de rétablir l'hôpital. En attendant le résultat de ces tractations, l'équipe médicale s'installe en juin 1946 dans une ancienne fabrique de parfums, "l'œillet Maritime", rachetée par le conseil paroissial. Le bloc opératoire, un cabinet de pansement et une radio sont installés ainsi que des chambres permettant l'accueil de trente malades. "À la fin du mois, tous les lits étaient occupés et nous étions obligés de refuser des malades, faute de pouvoir les loger", écrit Paul Lucas. Il faut attendre le



22 avril 1948 pour que le Conseil général vote la reconstruction de l'établissement hospitalier. Le 26 février 1949, les travaux sont inaugurés en grande pompe. L'architecte départemental Ferré, qui dirige le chantier, conserve son aspect extérieur mais rénove l'intérieur : le bloc opératoire est modernisé, les dortoirs laissent la place à des chambres. Les Doulonnais retrouvent enfin leur hôpital en juin 1950. Il ne compte que trente lits, mais ils sont d'autant plus appréciés que suite aux bombardements, la capacité hospitalière de Loire-Atlantique est tombée au 81^e rang des départements français.

L'équipe médicale reprend son activité puis, après quelques années, est remplacée par d'autres médecins détachés du Centre hospitalier régional. Une collaboration renforcée en 1961 quand l'hôpital cantonal Léon-Bellier devient hôpital public par décret. Médecins, chirurgiens, spécialistes vont continuer de soigner les habitants de Doulon et du canton de Carquefou encore une trentaine d'années. "On venait pour se faire enlever l'appendice ou pour de petites opérations", se souvient Noël

Guillet. Après la construction d'une nouvelle aile en 1972, l'hôpital connaît une dernière transformation plus radicale à la veille de son centenaire. Les équipements vieillissants, le CHU décide en 1997 de reprendre à son compte l'activité chirurgicale et de donner à l'établissement une vocation gériatrique exclusive. À l'automne 2000, de grands travaux d'extension et de reconstruction sont lancés. L'hôpital Bellier connaît alors sa troisième naissance. En octobre 2003, il offre une capacité de cent lits gériatriques et vingt-cinq places en hôpital de jour de psychogériatrie. Peut-être compte-t-il dans ses patients des anciens du quartier qui se souviennent de la générosité d'Émile-Léon Bellier et du dévouement du docteur Lucas.

LAURENCE COUVRAND

*Luc Aspaul (Paul Lucas), Une page de l'histoire nantaise : l'hôpital Bellier, 1964.
Société d'Histoire de la Médecine et des Hôpitaux de l'Ouest.*